

le plus élevé de la Cordillère pour s'y nourrir de la moëlle des achupallas, plante voisine du genre Pitcarnia. Les Otomaques à Uruana, sur les bords de l'Orénoque, avalent pendant plusieurs mois de la terre glaise, pour absorber, par ce lest, le suc gistrigue, et pour assouvir, en quelque sorte, la faim qui les tourmente¹. Dans les îles de la mer du Sud, sur un sol fertile, au sein d'une grande et belle nature, la famine porte les habitans à l'antropophagie la plus cruelle. Sous la zone torride, où une main bienfaisante semble avoir répandu le germe de l'abondance, l'homme insouciant et phlegmatique éprouve périodiquement un manque de nourriture que l'industrie des peuples cultivés éloigne des régions les plus stériles du nord.

On a regardé long-temps le travail des mines comme une des causes principales de la dépopulation de l'Amérique. Il seroit difficile de révoquer en doute qu'à la première époque de la conquête, et même

¹ Voyez mes Tableaux de la Nature (Paris, F. Schoell), T. I, p. 62, 191 et 209.

encore au dix-septième siècle, beaucoup d'Indiens périrent par le travail excessif auquel on les força dans les mines; ils périrent ne laissant aucune postérité, comme des milliers d'esclaves africains sont moissonnés annuellement dans les plantations des îles Antilles, affoiblis par l'excès de fatigue, par le défaut de nourriture et de sommeil. Au Pérou, du moins dans la partie la plus méridionale, la campagne est dépeuplée par le travail des mines, parce qu'il y existe encore aujourd'hui la *Mita*, loi barbare qui force l'Indien de quitter ses foyers et de se transporter dans des provinces éloignées où l'on manque de bras pour exploiter les richesses souterraines. Mais ce n'est pas autant le travail que le changement subit de climat, qui rend la *Mita* si pernicieuse pour la conservation des Indiens. Cette race d'hommes n'a point cette flexibilité d'organisation qui distingue si éminemment l'Européen. La santé de l'homme cuivré souffre infiniment lorsqu'on le transporte d'un climat chaud dans un climat froid, surtout lorsqu'on le force de descendre, du haut de la Cordillère, dans ces vallons étroits et humides où

paroissent se déposer tous les miasmes des régions voisines.

Dans le royaume de la Nouvelle-Espagne, du moins depuis trente ou quarante ans, le travail des mines est un travail libre; il n'y existe pas de trace de *Mita*, quoiqu'un auteur justement célèbre, *Robertson*¹, ait avancé le contraire. Nulle part le bas peuple ne jouit plus parfaitement du fruit de ses fatigues que dans les mines du Mexique; aucune loi ne force l'Indien de choisir ce genre de travail ou de préférer telle exploitation à telle autre: mécontent du propriétaire d'une mine, l'Indien l'abandonne pour offrir son industrie à un autre qui paye plus régulièrement ou en argent comptant. Ces faits exacts et consolans sont peu connus en Europe. Le nombre des personnes employées dans les travaux souterrains, et divisées en plusieurs classes (*barenadores*, *faeneros*, *tenateros*, *bareteros*), n'excède pas, dans tout le royaume de la Nouvelle-Espagne, celui de 28 à 30,000. Par conséquent, il n'y a que $\frac{1}{200}$ de

¹ *Robertson*, Hist. of America, T. II, p. 373.

toute la population qui soit immédiatement occupé de l'exploitation des richesses métalliques.

En général, la mortalité parmi les mineurs du Mexique n'est pas de beaucoup plus grande que celle que l'on observe parmi les autres classes du peuple. Il est facile de s'en convaincre en examinant les listes des décès formées dans les différentes paroisses de Guanajuato et de Zacatecas. Ce phénomène est d'autant plus frappant, que le mineur, dans plusieurs de ces mines, est exposé à une température qui est de 6° plus élevée que les températures moyennes de la Jamaïque et de Pondichéry. J'ai trouvé le thermomètre centigrade à 34° au fond de la mine de Valenciana (*en los planes*), à la grande profondeur perpendiculaire de 513 mètres; tandis que près du puits on voit baisser, à l'air libre, le même thermomètre en hiver jusqu'à 4 ou 5° au-dessus de zéro. Le mineur mexicain y résiste par conséquent à une différence de température de plus de 50°: mais cette énorme chaleur de la mine de Valenciana n'est pas l'effet du grand nombre d'hommes et de lumières réunis dans un petit espace: elle tient plutôt

à des causes locales et géologiques, que nous examinerons dans un autre endroit.

Il est curieux d'observer comment les métis et les Indiens qui sont employés à porter le minerai sur leur dos, et que l'on désigne sous le nom de *tenateros*, restent chargés continuellement, pendant six heures, d'un poids de 225 à 350 livres, étant exposés en même temps à une température très-élevée, et montant huit ou dix fois de suite, sans se reposer, des escaliers de dix-huit cents gradins. L'aspect de ces hommes laborieux et robustes auroit pu faire changer d'opinion aux Raynal, aux Pauw, et à ce grand nombre d'auteurs, d'ailleurs estimables, qui se sont plu à déclamer sur la dégénération de notre espèce dans la zone torride. Dans les mines mexicaines, des enfans de dix-sept ans portent déjà des masses de pierre de cent livres pesant. Ce métier des *tenateros* est réputé mal-sain, s'ils entrent plus de trois fois par semaine dans la mine. Cependant, le travail qui ruine le plus rapidement les constitutions éminemment robustes, est celui que présente le métier des *barenadores*, qui font sauter la roche par le moyen de la poudre; ils atteignent rarement

au delà de trente-cinq ans, si, excités par le désir de gagner, ils continuent leur travail pénible pendant toute la semaine: généralement ils ne font ce métier que pendant cinq ou six ans; ils s'adonnent après à des occupations moins nuisibles à la santé.

L'art du mineur se perfectionne de plus en plus; les élèves de l'école des mines de Mexico répandent peu à peu des connoissances précises sur la circulation de l'air dans les puits et les galeries; on commence à introduire des machines qui rendent inutile l'ancienne méthode de faire porter le minerai et l'eau à dos d'hommes et sur des escaliers d'une pente rapide. A mesure que les mines de la Nouvelle-Espagne commenceront à ressembler davantage à celles de Freiberg, de Clausthal et de Schemnitz, la santé du mineur sera aussi moins altérée par l'influence des mofettes et par les efforts trop prolongés du mouvement musculaire.

Près de cinq à six mille personnes sont employées à l'amalgamation des minerais ou aux manipulations qui la précèdent. Un grand nombre de ces individus passent leur vie à marcher pieds nus sur les amas de métal

broyé, humecté et mélangé de muriate de soude, de sulfate de fer et de mercure oxidé par le contact de l'air atmosphérique et des rayons solaires. C'est un phénomène assez frappant que de voir jouir ces hommes de la santé la plus parfaite. Les médecins qui exercent leur art dans les lieux où il y a des mines, assurent unanimement que les affections du système nerveux, que l'on pourroit attribuer à l'effet d'une résorption de mercure oxidé, ne se présentent que très-rarement. A Guanaxuato, une partie des habitans boit même l'eau qui sort du lavage de l'amalgame (*agua de lavaderos*) sans que leur santé en soit altérée. Ce fait a souvent frappé les Européens à qui les principes de chimie étoient peu familiers. L'eau des lavages est d'abord gris-bleuâtre; elle contient en suspension de l'oxide noir de mercure, de petits globules de mercure natif et d'amalgame d'argent: ce mélange métallique se précipite peu à peu; l'eau devient limpide; elle ne peut dissoudre ni le mercure oxidé, ni le muriate de mercure, qui est un des sels les plus insolubles que nous connoissons; mais les mulets aiment beaucoup à boire de

cette eau, parce qu'elle contient un peu de muriate de soude en dissolution.

En parlant des progrès de la population du Mexique et des causes qui retardent ces progrès, je n'ai fait mention ni de l'arrivée de nouveaux colons européens, ni de la mortalité qui est l'effet du *vomissement noir*. Nous discuterons ces deux objets dans la suite de cet ouvrage. Il suffit d'observer ici que le *vomito prieto* est un fléau qui ne se fait sentir que sur les côtes, et qui, dans tout le royaume, n'enlève pas annuellement au delà de 2 à 5000 individus. Quant à l'Europe, elle n'en envoie pas 800 au Mexique. Les écrivains politiques ont exagéré de tout temps ce qu'ils appellent le dépeuplement de l'ancien continent par le nouveau. M. Page¹, par exemple, dans son ouvrage sur le commerce de Saint-Domingue, assure que les émigrations d'Europe fournissent annuellement aux États-Unis plus de 100,000 individus. Cette évaluation est vingt fois trop grande; car en 1784 et 1792, où les États-Unis ont reçu le plus de colons européens, leur

¹ Vol. II, p. 427.

nombre¹ n'excéda pas 5000. Les progrès que la population fait au Mexique et dans l'Amérique septentrionale, sont simplement dus aux effets d'un accroissement de prospérité intérieure.

¹ *Samuel Blodget's Economica*, 1806, p. 58.

CHAPITRE VI.

Différence des castes.—Indiens ou indigènes américains.—Leur nombre et leurs migrations.—Diversité des langues.—Degré de civilisation des Indiens.

LA population mexicaine est composée des mêmes élémens que ceux qu'offrent les autres colonies espagnoles. On y distingue sept races : 1.^o les individus nés en Europe, vulgairement appelés *Gachupines*; 2.^o les Espagnols créoles ou les blancs de race européenne nés en Amérique; 3.^o les Métis (*Mestizos*), descendans de blancs et d'Indiens; 4.^o les Mulâtres, descendans de blancs et de nègres; 5.^o les *Zambos*, descendans de nègres et d'Indiens; 6.^o les Indiens mêmes, ou la race cuivrée des indigènes; et 7.^o les Nègres africains. En faisant abstraction des subdivisions, il en résulte quatre castes : les blancs compris sous la dénomination générale d'Espagnols; les

Nègres; les Indiens et les hommes de race mixte, mêlés d'Européens, d'Africains, d'Indiens américains et de Malais; car c'est par la communication fréquente qui existe entre Acapulco et les îles Philippines, que plusieurs individus d'origine asiatique, soit Chinois, soit Malais, se sont établis dans la Nouvelle-Espagne.

Un préjugé très-répandu en Europe, fait croire qu'un très-petit nombre d'indigènes à teint cuivré ou de descendans des anciens Mexicains, se sont conservés jusqu'à nos jours. Les cruautés des Européens ont fait disparaître entièrement les anciens habitans des îles Antilles. On n'est point parvenu à cet horrible résultat sur le continent de l'Amérique. Dans la Nouvelle-Espagne, le nombre des Indiens excède deux millions et demi, en ne comptant que ceux qui sont de race pure, sans mélange de sang européen ou africain. Ce qui est plus consolant encore, et nous le répétons, c'est que, loin de s'éteindre, la population des indigènes a augmenté considérablement depuis cinquante ans, comme le prouvent les registres de la capitation ou du tribut.

En général, les Indiens paroissent former les deux cinquièmes de la population du Mexique. Dans les quatre intendances de Guanaxuato, de Valladolid, d'Oaxaca et de la Puebla, cette population s'élève même à trois cinquièmes. L'année 1793, le dénombrement présentoit le tableau suivant :

Noms des intendances.	Popul. totale.	Nombre des Indiens.
Guanaxuato,	598,000	175,000
Valladolid,	290,000	119,000
Puebla,	638,000	416,000
Oaxaca,	411,000	363,000

Il résulte de ce tableau que, dans l'intendance d'Oaxaca, on compte sur 100 individus 88 Indiens. Ce grand nombre d'indigènes prouve sans doute combien la culture de ce pays est ancienne : aussi trouve-t-on près d'Oaxaca des restes de monumens d'architecture mexicaine qui annoncent une civilisation singulièrement avancée.

Les Indiens ou les hommes à teint cuivré sont très-rares dans le nord de la Nouvelle-Espagne; à peine en trouve-t-on dans les provinces appelées *internas*. L'histoire fait